

Forgefer, il y a une quinzaine d'années.

"Olek Grondhiver, avancez !"

L'appel tonitruant du magistrat fit presque sursauter le jeune homme. Penaud, l'air maussade, un jeune nain à la barbe déjà drue et noire, aux yeux clairs et nerveux et à la mine patibulaire avança jusque devant l'estrade de pierre et leva les yeux vers le légat qui le toisait d'un regard austère.

"Rixes, vols, vols et rixes... Voilà tout ce dont vous semblez capable jeune homme. Je n'ai plus même la patience de compter les jours de cachot que vous avez fait jusqu'à maintenant. Ce qui manifestement ne vous a pas mis le moindre plomb dans la tête. On vous décrit fainéant, incapable, maladroit et pour couronner le tout, prompt à la violence. Auriez vous la moindre chose à dire pour votre défense ?"

Le jeune homme, la tête basse et la mine renfrognée ne répondit que d'un marmonnement qui, fort heureusement pour lui, ne parvint pas jusqu'aux oreilles du juge.

Devant ce qu'il pris pour un silence bravache, le légat Durairain fit tonner son marteau sur la lourde dale qui servait de pupitre.

"En ce onzième jour d'hiver de l'an vingt-cinq, moi, Aldür Durairain, Magistrat de Forgefer et dépositaire de l'autorité du Roi Barbe-de-Bronze déclare que, l'accusé, Olrek Grondhiver, fils de Horm Grondhiver s'est rendu coupable de crimes réitérés contre le peuple de Forgefer, et est, par conséquent, condamné aux travaux forcés sous le régime de la conscription militaire en Alterac. Le jugement est rendu, devant la Loi et pour le Roi."

Ayant prononcé la sentence d'une voix forte et solennelle, le juge fit une fois encore résonner l'acier de son marteau de fontion contre la pierre du pupitre.

Olek se tenait là, les poings serrés dans ses entraves de fer, jetant des regards noirs de rancoeur vers le magistrat, tandis que deux gardes l'entraînaient vers la sortie du Hall des Lois. Alors qu'il s'apprêtait à quitter la salle, Olrek leva les yeux et croisa le regard de son père. La honte, profonde comme un puit asséché qu'il y lu, devait rester graver à jamais dans sa mémoire.

En attendant le départ vers la Vallée d'Alterac, il fut jeté dans un cachot et ne reçu aucune visite. Il avait la morgue dure et tenace, imaginant déjà tous les stratagèmes pour tirer au flanc, lui, qui jusqu'ici avait toujours refusé de marcher dans les pas de son père et d'apprendre l'art des tailleurs.

Ce matin là, les reflets aveuglants de l'aube qui se reflétaient sur la neige de Dun Morogh le tirèrent de son sommeil. Un soldat de la Garde Foudrepique réglait avec le factionnaire devant sa cellule les derniers détails légaux de sa conscription. On ouvrit sa cellule, lui passa les chaînes et le on le fit mettre en rang avec d'autres. L'officier en charge aboya sur la troupe silencieuse et maussade des invectives que Olrek ne se donna pas même la peine d'écouter. Puis, tout le monde se mit en marche, encadré par les soldat de la Garde Foudrepique, le convoi pénitentiaire traversa Forgefer sous les yeux embarrassés ou méprisants des citoyens.

Depuis sa condamnation, durant ses longues journées de détention, puis de voyage, Olrek s'était imaginé toutes sortes de choses et avait formé mille conjectures sur la vie militaire. Toutes s'étaient révélées fausses. La rigidité des gardes de Forgefer, l'inflexibilité des magistrats, tout cela n'était rien face à la discipline de fer qui régnait au sein de la Garde Foudrepique. Olrek ne savait rien faire, et en conséquence, était considéré comme un bon à rien. On lui trouva néanmoins ouvrage à sa mesure. On le fit creuser, creuser, et creuser encore. Des termes tels que "galeries", "tranchées", "saignées", "déblaiements", "remblais" lui devinrent aussi familiers que son propre nom. Tachant de tirer au flanc autant que possible, tel qu'il se l'était promis, il usait de tous les stratagèmes pour se soustraire à son devoir. Bien évidemment, aucun ne fonctionnait jamais bien longtemps. Incapable d'accomplir proprement le travail qui lui était confié, camarade maussade et parfois agressif, il fut bientôt affligé du sobriquet de "Kobold".

"Hé l'kobold, te perd pas dans les tunnels !", "Allez l'kobold, au boulot !"

La plaisanterie se répandit à travers son régiment de tutelle, et bientôt, pour les soldats comme pour les officiers, il devint "Kobold".

Les deux premières années furent un calvaire. Il mis un certain temps à concevoir la réalité de ce qui se passait. De voyou, il était devenu forçat. Il se remémorait le regard de son père le jour de son procès ; les mots de l'officier de conscription "La mauvaise graine ne pousse pas dans la neige d'Alterac" ; et ce surnom, qui lui collait à la peau, donnant un nom que tous prononçait à la honte qui peu à peu, malgré sa morgue et son entêtement, commençait à l'accabler.

Néanmoins, de bonne ou de mauvaise grâce, à force de faire, il finit par apprendre à faire. Peu à peu, le forçat devint malgré lui, un ouvrier. Son coup de pioche, naguère mou et mal assuré devint net, franc et précis. Sans s'en rendre compte, il avait appris le métier de terrassier, savait désormais jauger un terrain à l'oeil, savait manier les outils, le vocabulaire, connaissait les gestes et les erreurs à éviter. Il écoutait les conseils des anciens, suivait les ordres sans plus rechigner, et, comble du comble, se révéla en fin de compte, pas si malhabile à la tâche.

Deux autres années passèrent. La rigueur de la vie militaire d'abord, la discipline, puis les élans de camaraderie, les liesses auxquels il assistait, chaque menu détails de cette nouvelle existence entamaient, lentement, mais sûrement, ce caractère revêche et maussade. Sans le réaliser encore, il devenait un autre homme, écoutant avec une ferveur qu'il ne se connaissait pas les récits des soldats revenant du front, les anecdotes des patrouilleurs et les histoires des anciens. Il réalisait que son travail, si ingrat et pénible soit-il avait un but, et plus encore qu'un but, un sens. Pour la première fois de sa vie il commençait à réaliser, de manière certes encore confuse, qu'il était en charge de quelque-chose, et que ce petit quelque-chose, d'autres que lui en dépendaient.

La cinquième année vit arriver l'achèvement de la métamorphose. On l'appelait toujours "Kobold", mais ce n'étaient plus des soldats moqueurs qui l'affublaient de cet injurieux sobriquet, c'était désormais des camarades qui s'adressait à l'un des leurs par un surnom affectueux teinté d'une légère

ironie. Lui même s'était mis à y tenir, sans jamais se l'expliquer, presque comme à un titre. A la pelle, au burin et à la pioche était venu s'ajouter les explosifs, preuve tacite, qu'il ne réalisait d'ailleurs pas, de cette confiance nouvellement acquise auprès des siens. Devenu à présent aussi tenace et acharné à la tâche qu'il l'avait été auparavant à la fainéantise, son travail se poursuivait et chaque jour apportait son lot de difficultés à surmonter, de problèmes à résoudre et d'ouvrage à abattre. Il ne repensait plus à ces années passées, son rôle lui été clairement apparu et cette lueur nouvelle éclipsait pour lui tout le reste. Tout, ou presque. Seul le souvenir du regard de son père demeurait une ombre à ce tableau. Un soir, dans le courant de l'hiver de cette cinquième année, on le fit convoquer chez son officier de charge. Son changement d'attitude n'avait pas manqué d'être repéré, et dûment signalé. On louait désormais la qualité de son travail et la force, presque la férocité de son engagement, lui, qui pourtant, était toujours, aux yeux de la Loi, un condamné aux travaux forcés.

Sans détour, son commandant lui fit part de la décision qui avait été prise le concernant. Et pour l'une de ces obscures raisons qui font de l'âme une chose parfois si étrange, il craignit qu'on ne le chassa, il craignit de se voir privé de ce travail. C'est alors qu'interrompant l'officier qui s'apprêtait à le renseigner sur son sort il cria, d'une voix rauque et néanmoins fébrile :

"Mais j'veux pas partir !"

L'officier fronça les sourcils malgré une apparante surprise et s'exclama :

"Qui t'parle de partir ?!... Maintenant s'tu veux bien 'taire que j't'explique...."

Le nain se tu donc, fixant avec une nerveuse appréhension l'officier qui tenait devant lui la feuille parcheminée qui scellait vraisemblablement son destin. Le soldat s'éclaircit la voix un instant, puis lu, lentement :

"Compte tenu des rapports favorables, tant sur le travail que sur l'attitude qui nous ont été adressés par l'officier de tutelle de l'intéressé, il a été décidé ce que suit :

Le dénommé Olrek Grondhiver, condamné aux travaux forcés en l'an vingt-cinq et conscrit la même année est, par ordre expresse du Commandement, compte tenu de la nature du travail qui lui a été assigné, et sous réserve d'une période d'essai de trente deux semaines, intégré au Quatrième bataillon de sapeurs Foudrepique en qualité d'aspirant. A l'issue de cette période, il pourra, sur autorisation expresse de son supérieur, prétendre au grade de soldat et jouir de ce que de droit."

L'officier leva les yeux vers Olrek dont le regard trahissait l'incompréhension. Il reposa le document devant lui, joignit ses mains et s'appliqua à expliquer en de plus simples termes le contenu du document.

"Grondhiver, ça fait maintenant cinq ans que tu es là, et si, au départ, personne aurait parié un sous sur toi, il faut bien reconnaître aujourd'hui que t'es devenu plutôt bon. Le commandement a décidé de te laisser une chance. Demain, finis les travaux forcés, tu intègres un régiment de sapeurs et tu vas apprendre avec eux, tu mettras à profit tout ce que tu sais déjà sur le travail de la terre et de la mine et tu deviendras soldat, membre à part entière de la garde Foudrepique. Qu'est-ce que t'en dis ?"

Submergé par l'émotion, les seuls mots qui purent franchir les lèvres du nain furent un tonitruant, et quelque peu ampoulé "A vos ordres Sergent !"

accompagnés d'un garde-à-vous maladroit. Une fois congédié, il regagna sa cellule et passa la nuit à se tourner et à se retourner sur sa couche sans pouvoir trouver le sommeil.

On vint de le chercher dès le lendemain pour le conduire dans ses nouveaux quartiers, auprès de ses futurs camarades. Olrek s'accomoda vite et fit tout son possible pour ne pas décevoir ceux qui avaient, selon sa perception des choses, placé leur confiance en lui. Durant ces six mois d'instruction, on lui apprit à manipuler la poudre noire, à la concoter, à la doser et à l'utiliser. On lui inculqua les règles de la poliorcétique, le fonctionnement des troupes du génie, le travail en terrain ennemi, on lui apprit à se battre et à survivre sur le champ de bataille. A l'issue des six mois d'instruction il fut officiellement admis au sein du régiment des sapeurs.

Quinze ans déjà, dix à il servir dans la Garde Foudrepique, voyou, devenu forçat, devenu ouvrier, devenu soldat. Ses années passées au sein de l'armée avait fait de lui un autre homme, néanmoins, la nostalgie le gagnait un peu plus chaque année. Il voulait revoir Forgefer et voulait que Forgefer voit l'homme qu'il était devenu. Il voulait retrouver cette ville où il était né et dont il avait été chassé. Revoir son père en soldat plutôt qu'en condamné. Les années de discipline, de travail et de conflit avait eu beau façonner sa chair et endurcir son coeur, en franchissant l'entrée de la ville sous la montagne, en repassant sous le regard de pierre de l'immense statue de feu le Roi Courbenclume ; qui le toisait aujourd'hui tel qu'elle l'avait toisé il y a quinze ans, il sentit sa gorge se nouer et ses jambes hésiter. Il frappa du poing dans dans la paume de son autre main, inspira profondément les effluves lointaines qui flottaient jusqu'ici depuis la Grande Forge, et pénétra dans la cité.